

Bulletin météorologique.

Washington, 26 août.— Indications pour la Louisiane—Temps ordinaire, occasionnelles; vents variables.

NOTRE EDITION

DU

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'Abelle publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHE.

Compromis entre la Russie et l'Angleterre.

London, 27 août.— Le correspondant du "Daily Mail" à Copenhague affirme qu'il est en mesure de confirmer le rapport récent établissant que la Russie et l'Angleterre sont arrivées à un compromis.

D'après ce compromis la Russie a les couées franches au sujet de la question de chemin de fer et l'Angleterre obtient des concessions sur d'autres questions.

Les relations entre la Russie et l'Angleterre sont très satisfaisantes, dit le correspondant, et les concessions faites par la Russie sont conformes aux désirs de l'Angleterre.

Le secrétaire et le sous-secrétaire de la commission de paix.

Washington, 26 août.— Les attachés suivants à la commission de paix ont été choisis et seront nommés par le Président.

John Moore, du Massachusetts, actuellement sous-secrétaire d'Etat, secrétaire de la commission, et J. R. MacArthur, de New York, sous-secrétaire.

M. MacArthur a rempli autrefois les fonctions de premier secrétaire de légation à Madrid. Il est actuellement attaché au département d'Etat. Il possède une grande expérience des travaux de nature diplomatique.

M. McKinley a décidé cette après-midi la nomination de ces messieurs.

Ces paroles pénétrèrent dans le cœur d'Edouard.

—Elle m'aime trop, c'est vrai, pensa-t-il; mais sans qu'il lui vint à l'idée que son frère connaît ou même soupçonnât son horrible secret.

—James, répondit-il avec amertume, tu as tort de te montrer aussi jaloux de moi, et, je te le dis, ta jalousie est insensée.

—Ah! vraiment? ricana James.

—Voyons, notre père ne te rend-t-il pas pleinement la justice qui l'est due? N'es-tu pas maintenant son préféré?

—Mon père sait, en effet, qu'il peut compter sur mon respect et mon obéissance, mais il ne s'agit pas de notre père.

—Et de quoi donc? fit Edouard d'une voix assurée.

—Ah! ah! tu me le demandes!

—Oui. Tout le monde ici t'obéit, nos serviteurs voient en toi le successeur du maître; les commis et employés exécutent tes ordres comme s'ils étaient ceux de leur chef.

—Tous ces gens-là font leur devoir; je représente mon père dont j'ai, maintenant, la confiance entière.

—Eh bien, de quoi te plains-tu?

—Il n'y a pas ici que des domestiques, des commis, des employés, des garçons de magasin, il y a une autre personne.



FELIX FAURE.

Premier anniversaire de la visite du Président de la République Française en Russie.

Paris, France, 26 août.—Le président Faure et l'empereur Nicolas ont échangé aujourd'hui des télégrammes à l'occasion du premier anniversaire de la visite du Président en Russie.

Entr'autres choses le président Faure disait dans son télégramme:

«Les déclarations échangées à l'ombre de nos drapeaux dans la rade de Cronstadt nous sont des souvenirs si chers que je ne puis laisser passer cet anniversaire sans donner de nouveau à Votre Majesté l'assurance de ma profonde gratitude pour la réception que vous avez faite au président de cette République. Nos sentiments n'ont subi aucun changement. Je suis aujourd'hui, comme je l'étais alors, un fidèle interprète du peuple français en renouvelant à Votre Majesté l'expression des ardeurs que nous formons pour votre bonheur, pour celui de la famille impériale et pour la grandeur de la Russie.»



L'EMPEREUR NICOLAS

a répondu:

«L'impératrice et moi sommes profondément touchés que vous ayez été assez bon de nous exprimer à l'occasion de l'anniversaire de notre visite à l'ord du Poti uau. Nous aimons à revenir par la pensée à ces moments historiques, dont le souvenir ne s'effacera jamais.

C'est un plaisir particulier de pouvoir vous renouveler aujourd'hui l'expression des souhaits incessants et invariables que nous formons pour vous, M. le Président, et pour la France, notre amie.»

Arrivée de l'amiral Schley à Washington.

Washington, 26 août.—L'amiral Schley est arrivé à Washington à quatre heures 10 de l'après-midi et a été conduit directement à l'hôtel. Le juge White, de la Cour Suprême des Etats-Unis, a accepté les fonctions de membre de la commission de paix, qui se trouve ainsi complète.

O. P. Huntington.

New York, 26 août.—C. P. Huntington télégraphie aujourd'hui à la Presse Associée, de son camp de Pine Knot, sur le lac Raquette, que le rapport annonçant qu'on a tiré sur lui est absolument dénué de fondement.

Départ du secrétaire Day.

Washington, 26 août.—La commission de paix étant complétée le secrétaire d'Etat Day a pris des mesures pour partir ce soir ou demain à Canton afin de se préparer à son voyage à Paris.

Mme Day, qui est tout à fait remise de sa récente maladie, accompagnera son mari à l'étranger. Le secrétaire a déjà envoyé à sa résidence de Canton de nombreux objets lui appartenant, en prévision de sa retraite prochaine du département d'Etat.

Vaccination obligatoire.

L'histoire du projet de loi sur la vaccination obligatoire en Angleterre vaut la peine d'être contée. Elle jette un jour bien curieux sur l'état d'âme populaire, sur les vacillations d'un gouvernement fort et sur le rôle propre d'une Chambre haute.

La précieuse découverte de Jenner a, comme tout ce qui réussit trop, perdu, dans l'éclat même de son triomphe sur les puissances de destruction et de mort, une partie de sa raison d'être aux yeux du vulgaire. Sous l'action de la lymphé pré-servatrice, la variole a cessé d'être l'épouvantail trop connu des siècles antérieurs. Chaque famille ne compte plus un ou plusieurs de ses membres enlevés par ce mal terrible. Or ne voit plus fréquemment l'affreux spectacle des ravages exercés par le virus sur ceux dont il n'abrégeait pas la vie,—tant de victimes dont la beauté avait payé la rançon de leur existence.

Aussi bien, le peuple anglais a-t-il cessé de craindre ce roi des épouvantements. Peu à peu le naturel a repris le dessus. Les uns détestent l'intervention de l'Etat—fût-ce sous la forme bienfaisante du médecin—dans l'élevage des jeunes générations et dénoncent comme une atteinte aux droits du père de famille la vaccination obligatoire des enfants. D'autres, en proie à un fanatisme ignorant, professent que c'est offenser Dieu que de tenter une prophylaxie. A la vérité, une secte qui, comme celle des *Peculiar People*, repousse la médecine et ses œuvres comme une usurpation sur l'action de la Providence déterminée par la prière seule, ne saurait, sans renier ses principes, admettre une opération préventive contre la variole.

Il y a aussi ceux qui ont conçu une haine effroyable contre le *pasteurisme*, qui dénoncent toute inoculation comme l'introduction dans le corps humain de germes pestilentiels qui, subitement dans tout institut physiologique les pratiques mandites de la vaccination et qui renvoient Jenner dos à dos avec tous les savants qu'ils accusent de faire des hôpitaux des champs d'expérience *in anima vili*. Cet état d'esprit n'a que trop souvent été de puissants encouragements par le fait de la criminelle négligence de certains opérateurs, lesquels, en faisant usage de lymphé impure ou d'instruments non stérilisés, ont inoculé à de malheureux petits patients, qui en mouraient sans les yeux de leurs parents navrés, le germe d'infections érysipélateuses ou autres.

Ajouté enfin à ces divers groupes de convaincus la grande troupe des paresseux, qui ré-

pugnent à se déranter pour obéir à la loi, et le bataillon sacré de ces Anglais, saturés des préjugés de l'individualisme, convaincus que la maison d'un sujet de la reine est un inviolable château-fort et qu'à plus forte raison sa famille est sa chose, que la *patritia potestas* doit être respectée,—et vous comprendrez sans peine les progrès rapides, effrayants, de la proportion des non-vaccinés dans la population. Ils étaient 4 0/0 de la population infantile il y a douze ans; ils montaient à 16 0/0 il y a cinq ans, ils sont 34 0/0 aujourd'hui.

LE JUGE WHITE.

Nous n'avons pas à nous occuper, ici, des discussions qui, depuis quelques jours, remplissent les colonnes de la Presse du Nord et du Sud, sur la conduite plus ou moins habile de la guerre qui vient de finir.

Il nous importe peu de savoir si tel ou tel général a pu commettre quelques fautes, pendant la rude campagne de Santiago, ou s'il a été plus ou moins favorisé par quelque clique politique, à Washington. Ce sont là des choses du passé, sur lesquelles il n'y a plus à revenir. Les questions personnelles n'ont rien à voir dans une affaire aussi essentiellement nationale que la conquête de Cuba et de Porto Rico, du succès de laquelle dépendaient l'honneur et l'avenir de l'Union. Le succès a été si complet, et le résultat si glorieux, qu'ils ont dépassé toutes les espérances. Cela nous suffit amplement.

Passons aux questions du présent. La parole n'est plus au canon; elle est à ceux qui sont chargés de régler les conditions de paix.

Nous n'avons pas non plus à critiquer les choix que vient de faire le Président; il est l'autorité suprême en pareille matière. Il est cependant un nom que nous nous plaisions à relever, ici, celui du juge White, de la Cour Suprême des Etats-Unis; parce que c'est non seulement celui d'un Louisianais, mais aussi et surtout celui d'un démocrate, et d'un vrai catholique. A ce double titre, la nomination de M. White fait beaucoup d'honneur à M. McKinley. Elle prouve que, dans une affaire d'une aussi grande importance, il sait s'élever au-dessus de l'esprit de parti et de l'esprit de secte.

C'est une grave question nationale qui s'agit; il serait étrange que tous les partis n'eussent pas, en pareille occasion, voix au chapitre et qu'un seul parti s'arrogeât le droit de résoudre le problème.

C'est aussi une affaire de religion qui est en jeu; les pays annexés sont profondément catholiques. Il fallait donc, dans la Commission, la présence d'un Catholique reconnu, pour rassurer les populations, au moment où elles vont devenir partie intégrante d'une nation dont la majorité est protestante.

C'est aussi une affaire de religion heureuse; il donnera un grand poids aux décisions de la Commission, des deux côtés de l'Atlantique. Personne, dès lors, ne pourra lui reprocher d'avoir des tendances sectaires, soit en matière politique, soit en matière religieuse.

10,074.

Les «Nouvelles de Hambourg» ont compté le nombre de couronnes qui ont été déposées sur le cercueil de M. de Bismarck. Il y en a eu «dix mille soixante-quatorze».

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Un Poète, (suite), J. Gentil. La Pendule, histoire sentimentale. La rue Parisienne en 1900. Une princesse Anglaise. L'Idéal à vingt ans. Recettes et procédés utiles. Sacrifices, feuilleton. Mondanité, La mode. L'Actualité, etc., etc.

LA PREMIERE

—DU—

"Barbier de Séville"

Le «Barbier» de Rossini est peut-être le plus spirituel des chefs-d'œuvre lyriques, et cependant ce n'est pas sans difficultés qu'il se produisit à la scène.

Lorsqu'on le donna pour la première fois à Rome, au théâtre Argentina, le 16 décembre 1816, le public était fort mal disposé.

Rossini était alors un tout jeune homme et on trouvait assez impertinent à lui de faire un «Barbier» di Siviglia» après l'illustrissimo Paisiello.

Ah! ce fut une «première» peu ordinaire. Rossini en a gardé l'inoubliable souvenir. Lui qui aimait à conter presque autant que le sultane Sheherazad, aucune histoire ne lui était plus agréable à redire.

Dans notre prime jeunesse nous avons eu le plaisir d'entendre ce récit de la bouche même du maître, et nous le voyons encore avec sa belle tête fine et gouailleuse et ses deux grands yeux bleus—les plus moqueurs qui furent jamais—réciter ce curieux épisode de son existence d'artiste.

—En marchant sur les brisées de Paisiello, disait Rossini, j'avais pris toutes mes précautions pour faire excuser ma témérité.

«J'écrivis à l'illustrissimo maestro» une lettre fort humble où je lui exposais que j'avais entrepris la musique de «il Barbieri» par ordre du gouvernement romain et sur la commande de l'imprésario du théâtre Argentina. Le libretto de Ferretti ne me convenant pas, j'avais demandé une nouvelle pièce à Sterbini.

«Paisiello m'adressa une lettre charmante où il me félicitait de mon entreprise. «Ohime!» Ce grand artiste était un parfait hypocrite. Tandis qu'il m'encourageait ainsi, il écrivait à tous ses amis de Rome pour les prier de monter une cabale contre mon ouvrage.

«J'avais alors vingt-cinq ans et je ne soupçonnais pas qu'un grand musicien pût être un ami perfide. Je me mis à l'œuvre de grand cœur, et en treize jours—treize jours!—tout fut terminé.

«D'après les traditions, je devais moi-même accompagner les récita-tifs au piano—le piano venait de succéder au clavecin. A cette occasion l'imprésario avait eu la généreuse idée de me faire présent d'un habit neuf. Je n'ai jamais pu riche en 1816. Généreuse mais malheureuse idée!... L'habit était couleur hélio-trope, avec des boutons d'argent. C'était joli, mais démodé. A mon entrée, on se mit à rire. C'était de mauvais augure.

«Mais voici qui fut pire. «L'admirable ténor Garcia devait chanter *Almaviva*. Garcia était Espagnol, et, sans doute par patriotisme, il exigea que je lui laissasse remplacer la sérénade chantée au premier acte sous le balcon de Rosine par un air de son pays et avec accompagnement d'une vraie guitare.

«J'y consentis—«povero!»—La guitare n'était pas accordée... première mésaventure. Il fallut l'accorder laborieusement devant

le public, qui se tordait de rire.

«Garcia commença... Crac! une corde cassée. «Il fallut la remplacer.

«Le public riait de plus belle. «J'étais désespéré. Tous les regards—et quels regards!—conver-gaient sur moi et sur mon habit hélio-trope.

«Zamboni, qui chantait Figaro, ne put résister à faire écouter le grand air du premier acte—mon chef-d'œuvre préféré!

«La cabale de Paisiello faisait rage. Le premier acte se termina au milieu des sifflets.

«Au second acte, la cavatine de Rosine: «Sono docile», ne fut pas bien accueillie. On m'accusa d'avoir fait une petite coquigne d'une ingénue. On me reprocha de n'avoir pas la belle naïveté de Paisiello.

«Jusqu'à la fin de la pièce, tout alla de mal en pis.

«Je rentrai chez moi, désespéré... «Le lendemain je devais encore tenir le piano... «Ah! jamais de la vie, par exemple!

«J'eus recours à un moyen d'écolier.

«Je fis le malade.

«La vieille bonne femme qui tenait le garni où je logeais fut aux petits soins.

«Elle m'apporta tisane sur tisane. «Ohime!» Je mourrais de faim malgré mon chagrin. Combien j'aurais préféré un «maoche-ron» à la sauce tomates, une bonne tranche de gigot et une bonne bouteille de vin d'Asti!...

«Le jour même se passa dans des angoisses difficiles à décrire.

«Je commençais à m'endormir, le ventre creux et la tête vide, lorsque j'entendis un grand tapage devant mes fenêtres.

«Le spectacle venait de finir... Je suis perdu, pensai-je, «gli abbati», les abbés, viennent pour me battre... «Je suis très brave... en musique. Je l'ai bien prouvé dans «Guillaume Tell». Je suis fait pour donner du courage aux autres. Mais comme le Panurge de Rabelais, je crains naturellement les coups.

«Que faire?... «Prendre la fuite!... C'était impossible, toutes les issues de la maison devaient être bloquées... «Je me pelotonnai dans mon lit avec force signes de croix, priant Dieu et la madone de me venir en aide.

«Cependant le tapage redoublait.

«Bien qu'ayant ma couverture sur la tête j'entendis: —«Evviva Rossini! Evviva il gloriosissimo maestro!... «E'tait-ce de l'ironie!... «Non, ce n'était pas de l'ironie... «Une sérénade succéda aux cris... «Mon opéra siffla à la première représentation avait fait «fanatismo» à la seconde.

«Garcia avait renoncé à chanter son air espagnol et consenti à interpréter sa musique. L'air de Figaro eût été d'abord avec indulgence, mais il fut interrompu par les «dilettauti» qui déclaraient que l'air de la «Calomnie» de Bazile était une chose nouvelle en musique et que jamais Paisiello n'eût trouvé de accents aussi dramatiques et aussi expressifs. Bref, je triomphais.

«Plus tard, à Paris, mon succès fut hésitant, comme à Rome, mais là aussi je triomphai. «Zé sous ou un heureux musicien!»

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Mlle Jeanne Franke pourrait la série de ses succès au Parc Athlétique. Ses exécutions sont toujours accueillies par les braves chaleureux de l'auditoire.

Très brillant aussi, le concert d'hier, par l'orchestre Borgés. Nous en dirons autant des imitations de Mlle Pearl Andrews qui ont été très applaudies.

West End.

C'était hier, au West End, un véritable concert italien; il n'y avait que des noms italiens sur l'affiche: Arditi, Rossini, Mascagni, Verdi, etc. Herman H. Bellacat a fort bien enlevé l'«Inflammata», de Stabat, sur son piston, et les sœurs Mendosa, ainsi que Pepitta et Rossini ont eu leur succès accoutumé.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00. Un an: \$24.00. 6 mois: \$13.00. 3 mois: \$7.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an: \$15.00. 6 mois: \$8.00. 3 mois: \$4.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient à adresser aux marchands.

Ne s'agit pas de faire leur roman par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Strop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de cinquante ans par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION avec un SUCCES PARFAIT. CALME L'ENFANT, A SOULAGE LES DOULEURS, GUERIT LES COLIQUES. C'est le meilleur remède pour le colique. En vente dans toutes les pharmacies dans le monde entier. Ne pas hésiter à demander le sirop calmant de Mme Winslow. C'est le sirop qui ne fait pas d'ennui et qui ne fait pas de mal.

—Il y a ici des affaires très sérieuses, une grande responsabilité dont je ne veux pas laisser toute la charge à mon frère.

—Pourquoi me dista cela seulement aujourd'hui?

—J'ai réfléchi.

—Ah! vraiment, tu as réfléchi. Est-ce que tu as cru que tu pouvais prendre une résolution comme celle-là sans mon consentement?

—Mais, balbutia-t-il. Sous le regard brillant de Valentine, il courba la tête.

Elle haussa les épaules. Puis, dardant sur lui le feu de ses prunelles:

—Tu es fou! fit-elle.

—N'est-il pas naturel que je ne veuille point me séparer de mon frère?

—Encore une fois, tu es fou! Depuis quand c'est-à pris James d'un si grand amour fraternel?

[A continuer]

—Tu m'attribues un pouvoir que je n'ai point.

—Ecoute, répondit James en regardant son frère les yeux dans les yeux, si tu vas en France, je veux y aller aussi; as-tu bien compris?

—Oui, j'ai compris; seulement...

Les lèvres de James se crispèrent, et son regard eut un sombre éclair.

—Je peux, dit-il, si cela peut te convenir d'indiquer le moyen d'obtenir ce que je veux.

—Ah! Et quel est ce moyen?

—Tu n'as qu'à déclarer à notre belle-mère, fermement, que, si je dois rester ici, tu n'iras pas en France et resteras à New York avec moi.

Le regard d'Edouard s'éclaira de lueurs étranges.

—Mais c'est ce que je voudrais, répondit-il.

—Est-ce vrai, ce que tu dis?

—Je t'assure que je ne tiens pas à aller en France et que je préférerais rester à New York pour m'occuper avec toi des affaires que notre père confierait à nos soins.

—Eh bien! Edouard, si tu restes à New York, je n'ai plus à me révolter; mais si l'on t'emmène en France, je t'y suivrai.

Edouard étouffa un soupir et eut un sourire forcé.

—C'est entendu, n'est-ce pas? dit James.

—Oui.

Les deux frères se tendirent la main, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

—Je le crois animé de bonnes intentions, se disait James, et je suis convaincu qu'il était sincère en me disant qu'il voudrait rester à New York; mais c'est à qui ne consentira point la Parisienne, comme l'appelle Eléna.

De son côté, Edouard se disait: —James se plaint, et, cependant, s'il y a ici quel'un de véritablement heureux, c'est lui. Ah! s'il savait quelle lourde chaîne je porte, quel trouble il y a dans mon cerveau! Mais que ni lui, ni personne ne se doute jamais de mon indignité!

Secouant tristement la tête, il ajouta: —Oh! oui, je voudrais rester à New-York pour ne pas la suivre en France; ce serait ma dévotion et, peut-être, l'apaisement de mes remords... Mais elle ne vaudra pas, elle ne vaudra pas, je resterai son esclave!

Le malheureux laissa échapper un sourd gémissement pendant que deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Quelques jours après, se trouvant avec Valentine, Edouard lui déclara, non sans un certain embarras, qu'il tenait à rester à New-York avec son frère.

Pendant un instant la jeune femme resta tout interdite.

—Ah çà! voyons, fit-elle, qu'est-ce qui te prend encore?